



**RENCONTRE**

► Leonardo Padura:  
« Je veux être  
un écrivain cubain  
écrivain à Cuba  
sur Cuba »



## Rencontre **Leonardo Padura**

« Je veux être un  
écrivain cubain  
écrivain à Cuba  
sur Cuba »

**Le créateur du policier Mario Conde aurait pu choisir l'exil au début de sa carrière littéraire. Il est resté, pour devenir le témoin intransigeant des évolutions sociopolitiques de son pays. « La Transparence du temps » en atteste une nouvelle fois**

MACHA SÉRY

**U**n point fixe d'où se déploierait un panoramique, un affût d'observation : telles sont les images qui surgissent en compagnie du Cubain Leonardo Padura. Cette dialectique du mouvement et de l'immobilité traverse autant sa vie que son œuvre. Prenez son personnage fétiche : l'enquêteur Mario Conde. « Il se rend compte qu'il a construit des murailles derrière lesquelles il s'est réfugié avec ses amis, ses livres, les amours, les chiens, la nostalgie, les souvenirs, quand dehors le monde changeait en em-

### Parcours

**1955** Leonardo Padura naît à La Havane (Cuba).

**1991** *Passé parfait* (Métailié, 1998).

**1997** *Electre à La Havane*, prix Hammet et premier roman chez Métailié (2001).

**2009** *L'Homme qui aimait les chiens* (Métailié, 2011).

**2013** *Hérétiques* (Métailié, 2014).



pirant ou en s'améliorant», explique son créateur au « Monde des livres » lors d'un passage à Paris. Un exemple d'amélioration ? Hier, à Cuba, lorsque les gens ne dénonçaient pas un départ clandestin, ils étaient privés d'eau et d'électricité. Aujourd'hui, on organise des fêtes d'adieu. Dans *La Transparence du temps*, la nouvelle aventure de Mario Conde, l'un de ses proches amis s'apprête à rejoindre sa fille aux Etats-Unis : « *Ce n'est pas que j'aie envie de rester là-bas, c'est*

### L'auteur applique une méthode héritée de son expérience de reporter au sein du quotidien « Juventud Rebelde » (« Jeunesse rebelle »)

*que nous n'avons presque jamais pu choisir, on ne nous a même pas laissé le droit de nous tromper. »*

Padura, lui, a eu le choix. C'était en 1990, à l'époque où Cuba, perdant l'aide financière des Soviétiques comme les livraisons de denrées alimentaires et de pétrole assurées par les pays frères du bloc de l'Est, entraînait dans la famine. Une décennie d'estomacs vides, de livrets de ravitaillement et de coupures de courant quotidiennes. Padura venait de publier son premier roman, *Passé parfait*, et était invité à un congrès de littérature policière en Floride. Son frère vivait à Miami. Il semblait ne faire aucun doute qu'il s'y

installerait aussi. Il a pourtant décidé de rentrer. « *Je voulais être un écrivain cubain écrivant à Cuba sur Cuba* », dit-il, dans les bureaux parisiens des éditions Métailié, qui traduisent son œuvre depuis 1998. Padura survivra grâce au peu d'argent tiré de ses droits d'auteur à l'étranger.

Outre un même jour de naissance, un âge à peu près semblable et une admiration indéfectible pour J. D. Salinger (1919-2010), Leonardo Padura partage avec Mario Conde un sentiment d'appartenance presque physique à son pays. L'écrivain habite la maison havanaise où il est né il y a soixante-trois ans, qu'a bâtie son grand-père dans le quartier excentré de Mantilla. Il est marié à Lucia depuis quarante ans et il a commencé

à écrire sur la machine Underwood de son père. Voilà pour le point fixe. L'exil qu'il a sciemment refusé, dit-il, constitue un drame déchirant vécu par toutes les familles cubaines. C'est le motif de plusieurs de ses livres, dont *Le Palmier et l'Etoile* (2003). Le prochain roman de Padura portera d'ailleurs sur ce qu'a signifié, pour sa génération, de se disperser dans le monde. Ont-ils conservé des liens avec leur pays d'origine ? « *Il est facile de raconter le phénomène de l'émigration en termes politiques ou économiques. Mais il existe quantité d'autres motivations au fait de vouloir recommencer quelque chose ailleurs, de même qu'un*



*jeune Français élit Londres à la faveur d'une opportunité de carrière. Je vais être attaqué à droite et à gauche à ce propos. Mes détracteurs diront que les gens quittent Cuba parce que c'est une tyrannie. C'est certain, mais il y a d'autres raisons qui poussent à partir. Le nœud du roman est que tout le monde a le droit de faire sa vie là où il veut.»*

De fait, ajoute-t-il, les jeunes diplômés cubains s'expatrient en masse car l'espoir d'ascension sociale – dont lui-même a bénéficié par l'accès à l'université – s'est amenuisé. Les inégalités sociales se sont irrémédiablement creusées au sein de la patrie « machiste-socialiste ». Mario Conde le constatera dans *La Transparence du temps* où, enquêtant sur le vol d'une statuette médiévale, il passera du temps auprès de marchands d'art très aisés et découvrira le quartier des bidonvilles occupés par les « Palestiniens », surnom que les Havanais donnent aux immigrants venus de l'extrémité orientale de l'île. « *Les deux extrêmes de la richesse et de la pauvreté forment aujourd'hui des mondes pratiquement invisibles, sans communication entre eux*, note Padura. *Les pauvres ne peuvent pas aller dans un restaurant où un repas leur coûterait un mois et demi de salaire, et les riches n'ont pas la moindre idée du mode de vie des pauvres.* » A Mario Conde est donc échu le rôle de témoin des évolutions sociopolitiques de son pays.

Pour chaque livre, l'intransigeant Padura continue d'appliquer sa méthode,

couplant recherche documentaire et enquête sur le terrain, héritée de son expérience de reporter au sein du quotidien *Juventud Rebelde* (« Jeunesse rebelle »), après qu'il a été viré de la revue culturelle *El Caiman Barbudo* pour cause de « *déviante idéologique* » à l'orthodoxie castroïste. Aujourd'hui, il est publié dans une quinzaine de langues et sa série policière, dont l'ambition est de chroniquer la vie quotidienne cubaine, a été consacrée par le prestigieux prix Princesse des Asturies en 2015. Dans son discours de remerciement, l'écrivain s'est décrit comme un homme têtue, s'adonnant entièrement à son métier « *dans un combat terrible pour vaincre les peurs et les incertitudes* » liées à l'écriture. « *Etre écrivain, affirme-t-il, est une bénédiction que j'ai assumée comme une responsabilité artistique et civile, qui a été et restera ardue.* »

Depuis trois décennies, Leonardo Padura écrit tantôt des polars ayant une dimension historique, tel *La Transparence du temps*, tantôt des romans historiques où il introduit un suspense policier, tels *L'Homme qui aimait les chiens* (2011, en voie d'adaptation au cinéma), sur l'assassin de Trotsky, le formidable *Hérétiques* (2014) ou *Electre à La Havane* (1998), retraçant la persécution des homosexuels au début des années 1970. Leur cœur commun ? « *Nous vivons toujours dans l'histoire et c'est elle qui nous mène sur les chemins qu'elle a décidés, ce n'est pas nous qui la gouvernons* », explique l'écrivain.

L'insulaire s'est retrouvé à l'embou-



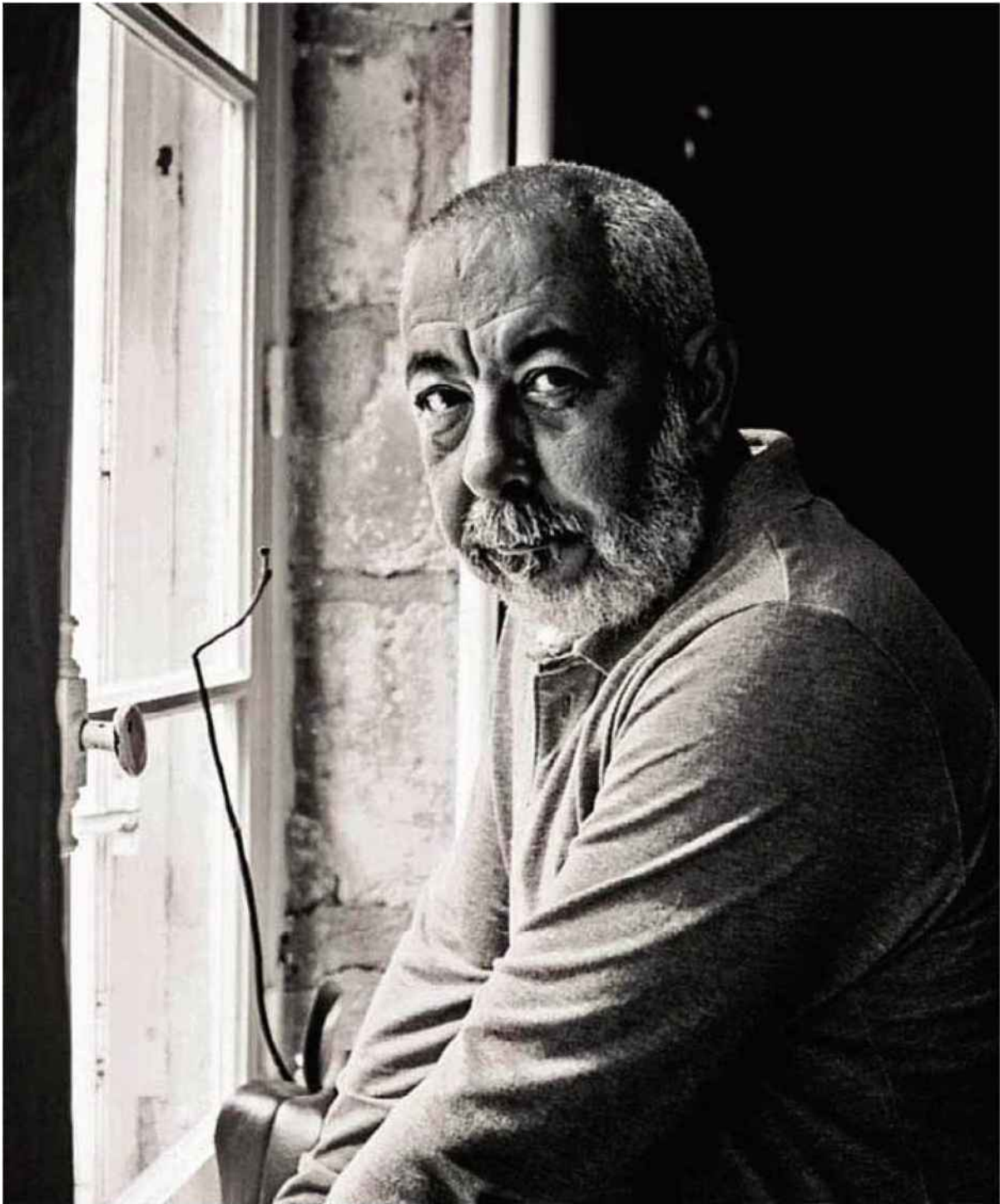
chure de plusieurs courants, la tradition du roman noir américain et l'influence des francs-tireurs qui, aux Etats-Unis et en Europe, l'ont réinventée à partir des années 1960. « Deux grands maîtres m'ont montré des chemins possibles : Leonardo Sciascia [1921-1989] en Italie et Rubem Fonseca au Brésil. » Avant Padura, le polar cubain boudait le métissage et l'ambivalence. Les méchants étaient toujours d'affreux impérialistes. Sous le régime castriste, la littérature s'est asséchée. « Les auteurs de ma génération ont peu à peu cessé d'écrire ou se sont engagés dans une littérature politique, observe Padura. La génération suivante s'est perdue dans les nébulosités du postmodernisme. Aujourd'hui, peu d'écrivains cubains sont capables de raconter une histoire et de la raconter bien. »

Les stands de Cuba dans les foires internationales du livre se réduisent souvent aux discours de Fidel, aux écrits du Che et à la biographie d'Hugo Chavez, confirme son éditrice française, Anne-Marie Métaillé. Quant aux livres étrangers proposés en librairie, ils sont hors de prix pour la plupart des Cubains. Dans *La Transparence du temps*, Padura emploie l'expression de « fatigue historique ». « Cuba, commente l'écrivain, était un pays où tout possédait un caractère politique, du pain que tu mangeais à ce que tu pouvais dire en public. Ça a donné la sensation que nous étions en train de créer l'histoire. Au bout de cinquante à soixante ans à vivre dans l'histoire, les gens sont fatigués. Ils ne veulent plus entendre parler. Ils vivent dans le présent sans regarder le passé ni envisager le moins du monde ce que l'avenir peut leur réserver. » ■

## EXTRAIT

« Mon frère : je ne sais pas ce que je vais faire... l'interrompt le Conejo. Je ne veux pas vivre en fonction de ma fille, la poursuivre, lui compliquer la vie... Elle a fait ce qu'elle voulait et devait faire. Ce que font tous les jours une flopée de jeunes de son âge. Comme les enfants de Miki. Comme Rafaelito, le fils de Tamara... Des jeunes qui, en nous voyant, font très vite le calcul : ils ne veulent pas finir comme nous qui avons fait ce que nous croyions devoir faire ou ce qu'on nous a dit de faire... Mais je ne veux pas non plus mourir dans la déche, en vivant je ne sais comment avec la retraite qui nous attend, avec quelques pesos qui ne permettent même pas de se payer un repas décent par jour. Tu le sais. Le plus chiant, c'est que je n'ai pas non plus envie de mourir loin d'ici, malade de nostalgie... »

LA TRANSPARENCE DU  
TEMPS, PAGE 367



*Leonardo Padura, à Paris en 2016. BRUNO CHAROY/PASCO*